



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Montaigne, Amyot et les traductions de Plutarque par La Boétie
Smith, P.J.; Balsamo, J.; Graves, A.

Citation

Smith, P. J. (2021). Montaigne, Amyot et les traductions de Plutarque par La Boétie. In J. Balsamo & A. Graves (Eds.), *Encounters* (pp. 91-102). Paris: Classiques Garnier. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/3216813>

Version: Accepted Manuscript

License: [Licensed under Article 25fa Copyright Act/Law \(Amendment Taverne\)](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/3216813>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Paul J. Smith, « Montaigne, Amyot et les traductions de Plutarque par La Boétie », in Jean Balsamo, Amy Graves (éds.), *Global Montaigne. Mélanges en l'honneur de Philippe Desan*. Paris: Classiques Garnier, 2021, pp. 91-102

En 1571, près de huit ans après la mort de La Boétie, Montaigne publie l'œuvre de son ami sous le titre :

*La Mesnagerie de Xenophon. Les Regles de mariage, de Plutarque. Lettre de consolation, de Plutarque à sa femme. Le tout traduit de Grec en François par feu M. Estienne De la Boetie, Conseiller du Roy en sa court de Parlement à Bordeaux. Ensemble quelques Vers Latins & François, de son invention. Item, un Discours sur la mort dudit Seigneur De la Boétie, par M. de Montaigne*¹.

Selon Philippe Desan, cette publication des “œuvres incomplètes”² de La Boétie “correspond pour Montaigne à une première entrée dans le monde des lettres”³. En effet, Montaigne ajoute deux textes de sa propre main: le *Discours sur la mort de La Boétie*, qui est l'extrait d'une lettre, adressée à son père, l'autre sa Lettre de consolation adressée à sa femme au sujet du décès de Thoinette, leur premier enfant, née en 1570 et morte à l'âge de deux mois. Il n'est pas surprenant que ce soient surtout les deux textes de Montaigne lui-même qui aient attiré l'attention de la critique montaignienne. Les traductions de La Boétie restent relativement sous-exposées, à l'exception de l'étude pionnière de Robert Aulotte, qui les examine dans le contexte des traductions des *Moralia* de Plutarque par Jacques Amyot⁴. Dans le présent article, nous nous proposons de nous pencher, dans le sillage d'Aulotte, sur les deux traductions de Plutarque par La Boétie ainsi que sur le travail de Montaigne en tant qu'éditeur de ces traductions, et sur la relation qui existe entre ces traductions et celles de Jacques Amyot, publiées un an plus tard, en 1572⁵. Ce faisant, nous problématiserons l'affirmation d'Aulotte, selon qui: “[Amyot] ne semble pas avoir mis à profit [les traductions] que La Boétie avait données des *Préceptes de mariage*, et de la *Consolation de Plutarque à sa femme*”⁶. Enfin, dans la conclusion du présent article, nous reviendrons brièvement sur le contenu et la fonction des deux lettres que Montaigne a ajoutées à son édition des ouvrages de La Boétie. Nous allons mettre à jour ce que nous avons écrit il y a quelques années sur la lettre de consolation de Montaigne à sa femme⁷ – analyse récemment reprise et élaborée par Jean Vignes⁸ – et aussi extrapoler notre propos à la seconde lettre de Montaigne.

¹ Paris, Frédéric Morel, 1571.

² Incomplètes, “car il manque toute la part politique de ses écrits”. Philippe Desan, *Montaigne. Une bibliographie politique*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 212. Le chapitre “Montaigne éditeur des œuvres de La Boétie” et les chapitres suivants étudient le rôle décisif que joue cette publication dans la carrière littéraire et politique de Montaigne.

³ Idem, pp. 212-213.

⁴ Robert Aulotte, *Amyot et Plutarque. La tradition des Moralia au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 1965, pp. 64-69, 104-105.

⁵ *Les Œuvres morales* [...], Paris, Michel de Vascosan, 1572.

⁶ Aulotte, *o.c.*, pp. 195-196.

⁷ Paul J. Smith, *Réécrire la Renaissance, de Marcel Proust à Michel Tournier. Exercices de lecture rapprochée*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2009, pp. 79-85.

⁸ Jean Vignes, “La lettre de consolation de Plutarque à sa femme traduite par La Boétie et ses prolongements chez Montaigne, Céline et Michaël Fœssel”, *Exercices de rhétorique* [En ligne], 9 | 2017, mis en ligne le 22 juin 2017, consulté le 17 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/545>.

La Boétie traducteur – Montaigne éditeur

Pour sa traduction des *Préceptes de mariage*, La Boétie a suivi l'édition grecque de Jean Froben⁹. Aulotte montre qu'il a aussi consulté la traduction latine de Carolus Valgulus¹⁰. Il arrive à cette conclusion sur la base d'un certain nombre d'erreurs et d'omissions de traduction qui correspondent au texte latin de Valgulus. Les *Préceptes de mariage* ont été traduits en français par quelques autres, mais ces traductions ne trouvent pas leur écho dans la traduction de La Boétie.

Sa deuxième traduction de La Boétie, celle de la *Lettre de consolation de Plutarque à sa femme*, est également basée sur l'édition de Froben, mais ici La Boétie n'a utilisé aucune traduction latine. Il n'a pas non plus pu consulter des traductions françaises de cet ouvrage, pour la simple raison qu'avant lui, il n'en existait pas. Aulotte note que cette traduction, contrairement à la première, ne contient pratiquement aucune erreur d'interprétation: les seules erreurs sont d'ordre typographiques¹¹. Il est à remarquer que Montaigne n'a pas corrigé ces erreurs en tant qu'éditeur. Selon nous, Montaigne n'a pas eu l'occasion de le faire de façon soignée, parce que pour la publication de l'ouvrage, il a été, apparemment, pressé par le temps, comme en témoigne également une erreur flagrante dans le texte de Montaigne lui-même, quant à l'âge de sa fille Thoinette décédée à deux mois. Comme l'explique Aulotte, "la lettre de Montaigne indique "*deuxiesme an*", mais il s'agit sans doute d'une erreur du typographe qui a lu "*deuxiesme an*" pour "*deuxiesme moë*"»¹². Selon nous, cette erreur pourrait s'expliquer parce que le typographe, "ayant peut-être à l'esprit les deux ans de la fille de Plutarque, a dû lire "an" au lieu de "mois"¹³. Notre interprétation a été questionnée par Jean Vignes:

cette hypothèse est fragile: d'une part les deux mots ne se ressemblent ni graphiquement, ni phonétiquement; il paraît improbable de les confondre; d'autre part, cela suppose de la part du compositeur d'imprimerie une culture plutarquienne qu'il n'avait pas nécessairement (ce texte de Plutarque n'avait jamais été traduit en français auparavant)¹⁴.

Jean Vignes, en revanche, croit plutôt à une "petite falsification" de la part de Montaigne:

Pour persuader son lecteur de la valeur consolatoire de la lettre de Plutarque, Montaigne a donc tout intérêt à laisser croire qu'il a perdu un enfant déjà relativement avancé en âge (comme Plutarque et son épouse) plutôt qu'un nourrisson de deux mois (décès hélas banal, dont on se console probablement plus aisément à l'époque). Cette

⁹ *Plutarchi Chaeronei Moralia opuscula* [...], Bâle, H. Froben et N. Episcopus, 1542. Voir Aulotte, *o.c.*, pp. 65, 325.

¹⁰ *Praecepta connubialia. De Virtutibus morum. [A Carolo Valgulo latina facta.]*, Brescia, Bernardinus Misinta, 1497. Voir Aulotte, *o.c.*, pp. 25, 65, 329.

¹¹ Aulotte, *o.c.*, p. 104, n. 4.

¹² Aulotte, *o.c.*, p. 104, n. 5.

¹³ Smith, *o.c.*, p. 82.

¹⁴ Jean Vigne Vigne (éd.), "Trois textes en série: la consolation de Plutarque traduite par La Boétie – Montaigne – Céline", *Exercices de rhétorique* [En ligne], 9 | 2017, mis en ligne le 20 juin 2017, consulté le 18 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/547>, note 95.

petite mystification renforce en outre l'identification implicite entre le couple Montaigne et le couple Plutarque, si l'on peut dire ¹⁵.

L'hypothèse de Vignes est certes séduisante, mais elle n'exclut pas forcément la possibilité d'une erreur typographique. En effet, quelques pages plus loin, le typographe, en composant le texte de Plutarque, va mettre lui-même "deux ans" pour indiquer l'âge de la fille de Plutarque: "les deux ans d'entre deux, qui a esté le terme de sa vie"¹⁶—traduction curieusement formulée, susceptible de rester ancrée dans la mémoire du typographe, et qui aurait pu le pousser à (re)lire, dans la lettre de Montaigne, "ans" pour "moë".

Quoi qu'il en soit, comment expliquer le manque de temps qui semble avoir hâté la publication du livre? La réponse à cette question peut être trouvée dans la publication imminente de la traduction de Jacques Amyot des *Moralia* de Plutarque. Cette traduction est annoncée depuis longtemps et attendue avec impatience—impatience, parce qu'Amyot s'est acquis une grande réputation comme traducteur de Plutarque grâce à sa traduction des *Vies parallèles* (1559). Montaigne voulait apparemment faire imprimer la traduction de La Boétie avant celle d'Amyot. Et il a réussi: le privilège du livre date du 18 octobre 1570: en 1571, le livre est imprimé, suivi d'une seconde émission en 1572, juste avant la traduction d'Amyot, dont le privilège date du 26 août 1572.

Amyot et La Boétie

Ailleurs, nous avons fait l'analyse comparative des traductions par La Boétie et Amyot de la *Lettre de consolation de Plutarque à sa femme* – analyse qui a relevé un nombre important de similitudes entre les deux traductions. Afin de ne pas nous répéter, nous nous limitons, dans le présent article, aux seules traductions des *Préceptes de mariage*. Tout comme c'est le cas de la *Lettre de consolation*, les traductions de La Boétie et d'Amyot présentent des similitudes remarquables. Un certain nombre de ces similitudes sont sans doute des coïncidences, ou elles sont, au contraire, plus ou moins nécessaires, par manque de traductions alternatives possibles. De cette dernière catégorie, nous relevons quelques exemples dans le tableau suivant, tout en en citant en note un nombre plus élevé¹⁷:

La Boétie	Amyot
-----------	-------

¹⁵ Ibidem.

¹⁶ La Boétie, fo. 95v.

¹⁷ Afin de ne pas alourdir le tableau, nous mettons, dans la présente note, les principaux autres exemples en référant à Amyot seulement, non pas à La Boétie. Dans nos références à Amyot, nous suivons la pagination selon Amyot, en indiquant la page folio et la lettre signalant la place sur la page (huit lettres pour deux pages recto et verso). Donc "147G" veut dire "fo 147verso, paragraphe no G".): "Elles ne veulent pas croire que" (145H); "garde la maison" (146A). Exemples de similitude non nécessaire: "leur enseignent à se [...] quand elles sont seules" (146D), leur enseignent de chercher leurs plaisirs & voluptez à part" (146D), "estrangeres superstitions"(146G); "à la derobbee" (146G); "Nous voions mesmes que les poëtes & les orateurs qui veulent" (147G); "comme une maison ou une navire" (148B); "pour avoir des enfans" (148C); "ouvrent non seulement les portes de la maison, mais aussi les oreilles" (148H); "de peur que ce ne soit adiouster feu sur feu" (148H); "Que me fera il doncques si ie commance [...] & à luy faire faire tort" (148H); "son esclave fugitif" (149A); "aussi la femme qui par ialousie est sur le point de faire divorce avec son mary qu'elle die à par soy en elle mesme" (149A); "non pas quand leurs marits se parfument, mais quand ils s'adonnent à aimer des putains" (149C).

la grace de la bouche (fo 74r)	la grace de la bouche (145E)
comme chiens ou boucs (fo 75v)	comme chiens et boucs (145H)
<i>fermer la porte à toutes autres religions recerchees, & superstitions estrangeres [...] à la desrobee [...] cecy est mien, cela n'est pas mien</i> (fo 78r) ¹⁸	<i>elle ferme sa porte à toutes curieuses inventions nouvelles de religions, & toutes estrangeres superstitions [...] à la derobbee [...] cela est mien, cela n'est pas mien</i> (146G)
comme une maison, une navire (fo 82v)	comme une maison ou une navire (148C)

Il y a des passages dans Amyot, surtout à la fin du texte, qui présentent une densité particulièrement forte de similitudes avec La Boétie. En voici deux exemples illustratifs, où nous mettons en italiques les correspondances les plus voyantes:

La Boétie	Amyot
<i>lasche moy, toutes femmes sont une</i> la lampe mise à part [...] Mais la femme mariee, <i>il faut</i> mesme lors que la lumiere <i>est ostee</i> , qu'elle ne soit de mesme que les femmes communes, <i>ains</i> quand le <i>corps ne se voit point</i> , que lors <i>paroisse</i> en elle sa chasteté [...] (fo. 86v)	<i>Laissez moy, Sire, toutes les femmes sont une</i> quand la chandelle est esteincte [...]; mais il fault pourtant que l'honeste Dame mariee, principalement <i>quand la clarté est ostee</i> , ne soit pas tout une que les autres femmes: <i>ains</i> fault que lors que son <i>corps ne se voit point</i> elle face plus <i>paroistre</i> sa pudicité [...] (149E)
comme estant le lict du mary la vraye <i>eschole de chasteté</i> à la femme [...] Mais <i>celuy qui iouit</i> de tous ses <i>plaisirs</i> , & les <i>deffend à sa femme</i> , c'est <i>ny plus ne moins</i> , que celui qui commande à sa femme de tenir bon contre les ennemis, <i>ausquels il s'est rendu luy-mesme</i> » (fo. 87r)	la chambre nuptiale luy sera une <i>eschole d'honneur & de chasteté</i> [...] car celui qui prend <i>plaisirs</i> qu'il <i>defend à sa femme</i> , fait <i>ne plus ne moins que</i> s'il luy commandoit de combattre <i>contres des ennemis, aux quels il se fust desia luy-mesme rendu</i> (149F)

Comme nous l'avons dit, toutes ces similitudes, vues individuellement, pourraient s'expliquer par une coïncidence ou par l'impossibilité de traduire le grec différemment. Pris ensemble, cependant, le nombre de similitudes nous semble suffisamment élevé pour exclure toute coïncidence. Plus convaincantes à ce sujet sont les nombreuses traductions similaires pour lesquelles plusieurs traductions alternatives sont possibles. Afin de donner une idée des alternatives possibles, nous citons, comme *tertium comparationis*, la traduction littérale en français moderne des énoncés en question dans l'édition Budé¹⁹:

La Boétie	Amyot	Budé
mais rabaisent leurs femmes (fo 75v)	ains à rabaisser leurs femmes (145H-146A)	mais c'est elles qu'ils humilient (p. 149)
user de la bride (fo 75v)	user de la bride (146A)	on tient la bride (p. 149)

¹⁸ Cet énoncé contient plusieurs similitudes avec le passage correspondant d'Amyot, similitudes que nous avons mises en italiques.

¹⁹ *Préceptes du mariage*, dans *Œuvres morales*, tome II, éd. et trad. Jean Defradas, Jean Hani, Robert Klaerr, Paris, Les Belles Lettres (collection "Budé"), 1985, pp.136-166.

La femme avecques la chemise despouille la honte (fo 75v)	la femme despouille la honte avec la chemise (146A)	quitte sa pudeur en même temps que sa tunique (p. 149)
de la dissolution de l'yvrongnerie (fo 77r)	de leurs yvrogneries, & de leurs dissolutions (146E)	à leurs débauches et à leurs inconvenances d'ivrognes (p. 151)
Car tout ainsi que les medecins sur toutes fievres craignent celles la qui (fo 79r)	Car tout ainsi que les medecins craignent d'avantage les fièvres qui (147B)	Tout comme le medecins redoutent plus les fièvres (p. 153)
qui sentent sa femme commune (fo 81r)	qui sente sa courtisane (147G)	digne d'une courtisane (p. 156)
Il fault donc que la femme sçachant cela remédie à l'occasion d' (fo 83r)	aussi fault il que la femme de bonne heure remédie à l'occasion de (148D)	elle doit porter remède à ce qui l'occasionne (p. 159)
là où les vieillards sont effrontez (fo 86r)	là où les vieux sont effrontez (149E)	là où les hommes âgés agissent sans vergogne (p. 163)

Dans l'exemple suivant, on note une forte présence de similitudes, qui, par ailleurs, appartiennent aux deux catégories: similitudes nécessaires par manque d'alternatives ("si les ennemis"; "en cholere"), et similitudes non nécessaires:

La Boétie	Amyot
<i>Si les ennemis les chargeoient en criant qu'ils les receussent sans mot dire: & s'ils les assailloient sans crier, qu'en criant ils les repousassent: & les femmes d'entendement, quand les marys tacent & crient estans en cholere, elles demeurent en paix sans dire mot: & quand ils se taisent, elles devisant à eux, & appaisant leurs courages, les adoucissent (fo 83v)</i>	[...] <i>si les ennemis leur venoient courir sus avec grands cris, qu'ils les receussent sans mot dire: & au contraire, s'ils venoient les assaillir en silence, qu'eulx leur courussent avec grands cris à l'encontre: aussi les femmes de bon entendement quand elles voient que leurs marits estans en cholere crient, elles se taisent: & au contraire, s'ils ne disent mot, en parlant à eulx & les reconfortant elles les appaisent & addoulcissent (148E)</i>

Cet exemple trahit une certaine *anxiety of influence*²⁰, par les différences dans l'ordre des mots (inversion: "crient estans en cholere" versus "estans en cholere crient") et dans la structure syntaxique ("appaisant leurs courages, les adoucissent" versus "les appaisent & addoulcissent"). Cela se constate aussi dans l'exemple suivant où tout se passe comme si Amyot avait changé l'ordre des mots, afin d'éviter tout soupçon de plagiat – un cas d'*anxiety of influence*, qui fait camoufler les emprunts au modèle suivi.

²⁰ Le terme est de Harald Bloom, *The Anxiety of Influence: A Theory of Poetry*, Oxford-New York, Oxford University Press, 1973.

La Boétie	Amyot	Budé
comme il est, d’embrasser, de s’entrebaiser, de s’entracoller (fo 76r)	comme il est, de s’entrebaiser, ambrasser & accoller (146C)	- et c’est le cas -, [...] d’échanger des caresses, des baisers, de se tenir enlacés (p. 150)

Il est intéressant de noter comment tel terme médical en grec, que la traduction moderne de Budé (p. 165) rend par *môles*, se traduit. Ce n’est sans doute pas par hasard que les deux traducteurs français, traduisent ce mot par *amas*, quoique La Boétie emploie une traduction paraphrasante:

La Boétie	Amyot
[...] que les femmes font sans forme comme des masses de chair assemblees entre elles (on l’appelle Amas) (fo 88r)	[...] qui font des amas sans forme (149H).

Citons aussi le cas intéressant où les deux traducteurs s’écartent de la structure syntaxique grecque en la remplaçant par une double proposition relative: *toy qui as* et *ce que Timoxenus en a escrit* à:

La Boétie	Amyot	Budé
ô Eurydice, toy qui as leu ce qu’en a escrit Timoxene à Aristille (fo. 87r)	toy Eurydicé qui as leu ce que Timoxenus en a escrit à Aristilla (Preceptes 149F)	Toi, Euridice, lis les conseils adressés par écrit à Aristylla par Timoxéna (p. 163)

Toutes les similitudes susmentionnées confirment l’analyse que nous avons faite ailleurs sur les traductions de la *Consolation de Plutarque à sa femme* par La Boétie et Amyot: elles indiquent que ce n’est qu’au dernier moment qu’Amyot a reçu les traductions de La Boétie, et qu’il a légèrement ajusté sa propre traduction, en particulier en termes de choix de mots et de style. Amender sa traduction en utilisant celles de ses prédécesseurs relève par ailleurs d’une pratique très commune, comme l’a démontré Aulotte pour Amyot²¹.

Un tic stylistique d’Amyot: les dédoublements

L’étude des emprunts d’Amyot à La Boétie peut jeter une lumière nouvelle sur sa tendance aux dédoublements (para-)synonymiques, tendance, qui, à première vue, est un “tic” stylistique. Aulotte, au contraire, montre que l’utilisation fréquente du dédoublement ne résulte pas d’une prolixité convulsive et non dirigée, mais de la recherche assidue d’un rythme équilibré dans la phrase française²². Pareils dédoublements, qui ne sont pas inspirés par le texte grec de Plutarque, mais possiblement par la traduction de La Boétie, se trouvent dans les deux exemples suivants:

²¹ Aulotte, *o.c.*, p. 196-199.

²² Aulotte, *o.c.*, p. 292-295. Voir aussi l’analyse récente d’Olivier Guerrier, “Retour sur la question du binôme synonymique”, in *La Langue de Jacques Amyot*, éd. Françoise Frazier et Olivier Guerrier, Paris, Classiques Garnier, 2018, pp. 111-127.

La Boétie	Amyot
[...] leurs plaisirs & voluptez (fo 77r)	[...] leurs plaisirs & voluptez (146D)
Mais certes cela est honneste & bien seant (fo 83v)	Mais bien est il seant & honeste (148E)

Dans les deux cas, Amyot semble prendre tel mot chez La Boétie, tout en le dédoublant :

La Boétie	Amyot
en l'entendement des femmes (fo 88r)	en l'ame & en l'entendement des femmes (150A)
elles enfantent plusieurs (fo 88r)	elles engendrent & enfantent plusieurs (150A)

Cas intéressant: dans l'exemple suivant, Amyot, dans l'espace d'une seule phrase, enlève un dédoublement du texte de La Boétie tout en en ajoutant un autre:

La Boétie	Amyot
retirent les femmes de toutes choses indignes, & mal avenantes (fo 87v)	Retirent & destournent les femmes d'autres exercices indignes (149H)

Terminons cet aperçu avec la phrase suivante qui montre bien la manière variée dont Amyot construit son texte: par emprunt littéral à La Boétie (*en toy-mesme ; devise avec elle*), par dédoublement imposé par le texte grec de Plutarque (*luy rendant amis & familiers*) et par deux dédoublements de son propre cru, qui ne sont pas imposés par le grec de Plutarque ni inspirés par le français de La Boétie (*fais luy en part, & en devise avec elle; les meilleurs livres et les meilleurs propos*):

La Boétie	Amyot
en toy -mesme. En ceste façon devise avec elle, luy rendant familiers & privez tous les meilleurs propos, & les plus honnestes (fo 87v)	en toy-mesme, fais luy en part, & en devise avec elle, en luy rendant amis & familiers les meilleurs livres & les meilleurs propos (149H)

Fonctions rhétoriques des deux lettres de Montaigne

Pour conclure, retournons aux deux lettres de Montaigne. J'ai essayé ailleurs de démontrer que sa *Lettre de consolation à sa femme* doit être considérée comme un paratexte à fonction rhétorique, qui, indirectement, fait la louange de la *Lettre de consolation* de Plutarque. Montaigne le fait en recourant au principe rhétorique du *pathos*, qui fait appel à l'émotivité du lecteur, et, deuxièmement, en utilisant le topos rhétorique de la modestie pour faire l'éloge de Plutarque en se minorant lui-même. J'ai résumé cette intention dans une paraphrase, que je prends ici la liberté de citer: "La lettre de Plutarque est si bien faite que moi, Montaigne, j'ai préféré utiliser cette lettre pour consoler ma femme de la mort de notre fille, plutôt qu'en écrire une moi-même"²³.

²³ Smith, *o.c.*, p. 82.

A ce sujet, les questions posées souvent par les lecteurs montaigniens sont celles de savoir si Montaigne était triste ou non de la mort de sa fille, et s’il avait aimé ou non sa femme. Si ces questions restent sans réponse définitive, nous croyons toutefois qu’il est possible d’apporter une précision à la dernière question. Pour cela, relisons l’ouverture de la lettre :

Ma femme vous entendez bien que ce n’est pas le tour d’un galand homme, aux reigles de ce temps icy, de vous courtiser & caresser encore. Car ils disent qu’un habil homme peut bien prendre femme: mais que de l’espouser c’est à faire à un sot. Laissons les dire: ie me tiens de ma part à la simple façon du vieil aage, aussi en porte-ie tantost le poil. Et de vray la nouvelleté couste si cher iusqu’à ceste heure à ce pauvre estat (& si ie ne scay si nous en sommes à la derniere enchere) qu’en tout & par tout i’en quitte le party. Vivons ma femme, vous & moy, à la vielle François (fo 89r).

Selon nous, cette ouverture se lit comme un compliment savamment tourné, dont voici notre paraphrase: “Actuellement on croit que l’amour est impossible dans le mariage. Autrefois, en revanche, on pensait le contraire. Or, comme je suis en tout traditionnel, je suis d’accord avec l’opinion d’autrefois. Aimons-nous donc”²⁴. Il affirme qu’il l’aime – la question de savoir dans quelle mesure cela est vrai, reste, bien sûr, sans réponse.

A notre avis, l’autre lettre de Montaigne, son *Discours sur la mort de La Boétie*, a une fonction rhétorique comparable à celle de la première, même si elle n’a pas trait à Plutarque, mais à La Boétie. En soulignant que le dédicataire de la lettre est son propre père, Montaigne semble vouloir indiquer au lecteur non seulement l’importance historique de La Boétie (“le meilleur homme de notre siècle”), mais aussi son engagement personnel. Que son père soit mort quelques années avant la publication du livre, est un fait dont le lecteur visé n’est pas nécessairement au courant – Montaigne ne le dit pas explicitement –, mais, évidemment, pour Montaigne lui-même, la connexion entre la mort du père et celle de son ami est de première importance.

Les quatre textes dont nous avons discuté – les deux lettres de Montaigne et les deux traductions de La Boétie – forment ainsi un ensemble cohérent et soudé, tant du point de vue de leur contenu que de leur *pathos* rhétorique et de leur émotivité sous-jacente. L’édition entière des textes de La Boétie doit sa cohérence à cet ensemble, y compris sa traduction de Xénophon, sa poésie latine et française et les épîtres paratextuelles que Montaigne a ajoutées à cette publication, et dont Philippe Desan a souligné la place et l’importance dans la carrière politique et littéraire, à cette époque, s’ouvre à Montaigne²⁵.

²⁴ Smith, *op. cit.*, p. 83.

²⁵ Desan, *op. cit.*, pp. 216-225.